





# **Mes hommes et leurs eaux**

Récits

Monique Gélneau

Livres publiés à compte d'auteur disponibles en versions imprimée, ePub et PDF sur le site web [www.moniquegelineau.ca](http://www.moniquegelineau.ca)

Titre : Mes hommes et leurs eaux - Récits

ISBN (Imprimé): 978-2-9814802-4-8

ISBN (PDF) : 978-2-9814802-5-5

ISBN (ePUB) : 978-2-9814802-3-1

Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 2015

© Monique Gelineau, 2015

Conception graphique de la couverture : Félix-Antoine Brunet

Impression : Quadriscan inc. / Bouquinplus.com

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec

### **Du même auteur**

*Ce cancer qui m'a sauvé la Vie!* Récit biographique et documentaire (2014)

### **À paraître en 2015**

*Une âme en détresse*, récit biographique

## Table des matières

Avant-propos.....	7
La boule à neige.....	9
La rivière du Nord .....	17
La flaque d'eau .....	25
Les bidons d'eau potable .....	31
La piscine.....	39
La bruine dans le cimetière.....	45
Les eaux de naissance.....	51
La patinoire sur la rivière glacée .....	57
L'eau à la bouche .....	63
La tempête de neige.....	69
Les larmes.....	77
L'eau de vaisselle de la coloc .....	83
La mer au Nord .....	89
La mer au Sud.....	95
Les eaux de Laure .....	101



## **Avant-propos**

Tous les hommes cités dans ce livre ont existé. Ils ont eu une réalité dans la succession de moments d'éternité de ma vie, de l'enfance à aujourd'hui. Peu importe qui ils sont, merci à chacun d'entre eux d'avoir partagé des instants dans le cours de ma vie.

Certains de ces hommes portent leur prénom réel. D'autres, non. Les événements racontés dans ce livre se sont produits. Tous réels? Presque tous. Je me suis permis quelques écarts... juste pour le plaisir.

L'eau est mon élément de prédilection. Et eux? Oui! Enfin... Presque tous.



## La boule à neige

Elle marche aussi rapidement que possible vers l'école. Il fait froid. Très froid. C'est un matin glacial de janvier au Québec. Sa mère l'a enjointe d'enfiler sa tuque bien rabattue sur le front et les oreilles. Des mitaines aussi. Elle lui a enroulé un foulard, un peu rudement d'ailleurs, sur la bouche et le nez afin qu'elle ne gèle pas.

Une fois dehors, elle rabaisse le foulard un peu, car elle se sent étouffée dans cet emmaillotage, et la buée qui sort de sa bouche et de son nez fait du givre dans ses lunettes qui deviennent instantanément d'une opacité blanchâtre. Elle marche à tâtons pendant quelques instants, prend la ruelle à gauche vers la rue Lille et suit l'étroit sentier tapé. Elle ne peut pas se tromper, car elle entend le chien de madame Fortin qui l'a perçue ou sentie. Cet exécrationnable chien. Il saute encore une fois sur la haute clôture de bois en aboyant. Cette malheureuse bête lui fait peur en sautant et en jappant chaque fois qu'elle passe ici. Elle aimerait que son frère François soit là avec elle. Juste pour

un brin de sécurité. Elle se décolle de la clôture, se dépêche, marche vite.

Rendue à la rue, elle tente bien de regarder s'il y a des autos qui viennent. Elle ne voit pas grand-chose dans ses lunettes encore constellées d'étoiles par le frimas. Elle n'entend presque rien. Tout semble être recouvert d'une épaisse couche isolante atténuant chaque bruit qui surgirait dans l'environnement.

Elle traverse tranquillement la rue Lille et poursuit son chemin dans la petite ruelle vers la rue Rancourt où n'apparaissent ici que quelques traces de pas laissées par quelqu'un qui avait les pieds – les jambes – passablement plus grands que les siens. Elle doit faire des *entre-pas* pour ne pas chuter, mais s'embourbe dans cette neige épaisse. Elle ne vient pas à bout d'entrer dans ces sillons trop espacés pour ses petites jambes et tombe deux fois. La neige entre dans ses mitaines de laine à la hauteur des poignets.

Elle se remet debout. Secoue ses mitaines l'une contre l'autre. Mains levées vers le ciel pour tenter d'en sortir la neige qui lui gèle la peau. Finalement rendue au trottoir quelque peu déneigé, elle tourne à gauche. Elle sait bien que la maison est là, juste à côté. Elle monte les quatre marches par habitude, car elle n'y voit pas

grand-chose. Tape ses bottes sur le tapis extérieur. Et entre.

L'odeur de cette maison la fait toujours un peu frémir de plaisir : une part de bois, une part de cire, une part de vieux, une part d'intime et de doux. Madame Guénette, femme entre deux âges, sur de courtes jambes, au regard tendre, l'accueille, souriante, comme chaque matin. Laure la salue et enlève ses lunettes qui réagissent à la chaleur de la pièce et les pose sur une petite table dans l'entrée. Elle dépose son sac par terre. Détache ses bottes de caoutchouc et les enlève. Elle n'a pas très long à marcher, mais le plancher en lattes de bois franc craque sous ses pas. Laure n'a jamais trouvé le chemin pour l'éviter, ce bruit à la fois sec et plaintif. Il lui semble pourtant avoir testé méticuleusement chaque latte en longueur et en largeur au fil des mois.

Elle place ses bottes sur le vieux tapis tressé voué aux couvre-chaussures des enfants, lesquels sont d'ailleurs peu nombreux ici. Elle se place devant le crochet où elle pendra ses vêtements d'extérieur. Elle enlève son manteau et son pantalon, met ses mitaines encore pleines de neige sur le vieux calorifère en fonte un peu plus loin, et enfle le foulard et la tuque dans une manche de son manteau après les avoir bien

secoués. Elle accroche son manteau. Elle a froid aux doigts. Les met près de sa bouche et souffle dessus quelques secondes. Elle se sent bien ici. L'ordre. L'odeur. La paix.

Elle entre dans le salon double converti en salle de classe où s'alignent huit pupitres pour les petits de première année comme elle. C'est d'ailleurs la seule classe de cette minuscule école privée. Enfant velléitaire entre tous, elle s'assoit en douceur à la place qui lui est réservée. Elle ouvre son sac d'école et en sort cahiers, quelques rares livres et crayons, dans un silence aussi feutré que celui de l'extérieur. Il manque encore deux enfants à l'appel. Elle jette un coup d'œil sur l'étagère à sa gauche où sont classés livres, jeux et autres objets captivants, sinon intéressants. Sur le dessus, il y a un globe-terrestre qui la fascine toujours. Mais plus que tout, c'est la boule à neige qui attire encore son regard.

Les deux derniers élèves étant arrivés, la classe commence. Un peu de catéchisme pour ces enfants qui feront leur première communion dans quelques mois avec les élèves de l'école primaire de la paroisse des Saints-Martyrs-Canadiens. Depuis septembre, elle a appris assidument toutes les réponses aux questions posées dans le petit livre. Sa mère a supervisé cet apprentissage. Ça ne l'intéresse pas vraiment

toutes ces questions et réponses sur le ciel, l'enfer, les péchés et les vertus. Mais elle répète et pratique sa mémoire.

Vient ensuite le français, sa matière préférée. Elle a appris à lire avec une aisance étonnante vu sa myopie non diagnostiquée en début d'année scolaire. Mais depuis octobre, tout va bien : elle lit, et pas juste en classe; à la maison aussi, et beaucoup. Tout ce qui lui tombe sous la main devient utile pour parfaire ses connaissances : conserves, magazines, annonces publicitaires. Elle s'améliore aussi en tentant de décrypter de nouveaux mots tirés de certains livres scolaires de ses aînés. Elle progresse aussi en expliquant à sa cadette tout ce qu'elle apprend. Toutes les histoires et les images de son livre de lecture l'enchantent au plus haut point. La font rêver.

Ce matin, madame Guénette leur donne une dictée de mots variés pris dans leur livre de lecture et qu'ils ont répétés, épelés, ânonnés au fil des dernières semaines. Elle s'applique, mais pour elle, c'est facile. Son seul défaut, s'il en est un, c'est sa calligraphie qui est questionnable et assurément perfectible. Son enseignante le lui rappelle fréquemment d'une voix douce et encourageante.

Elle se rend au pupitre de la maîtresse pour faire corriger sa dictée. Première à s'y rendre, comme d'habitude. Aucune faute. Madame colle une petite étoile dorée sur son cahier. Elle sourit et revient s'asseoir à sa place. Jette un œil vers son institutrice, l'œil questionneur, quémendeur. Elle lui sourit et hoche la tête. Cette femme, qu'elle trouve bien vieille et pas très belle, elle l'aime d'un amour sans égal.

À ce signal, Laure s'étire vers une des tablettes de l'étagère et s'empare, avec une extrême délicatesse, de la boule à neige, cette merveille des merveilles! Aucune récompense ne lui fait plus plaisir que d'avoir la permission de tenir cette boule entre ses mains quelques instants.

Cette sphère de verre remplie d'eau est bien ancrée sur une base en plâtre profondément sculptée de flocons de neige. Elle la tient dans ses petites mains. Qu'elle est lourde! La manipule avec soin. La magie de cet objet féérique l'isole de la classe le temps qu'elle la tient. Elle rêve. Part ailleurs...

Pendant quelques minutes, Laure la secoue un peu, la tourne et la retourne encore pour voir les petites paillettes blanches voleter,

flotter, descendre doucement et se déposer sur les trois sapins verts et la toute petite chapelle de campagne immobiles dans cette boule. C'est la légèreté qui se déploie sous ses yeux qui la séduit toujours autant. Et elle recommence jusqu'à ce que madame Guénette lui demande de la reposer sur la tablette. Elle n'a pas vu le temps passer. N'était plus dans la classe. C'est toujours avec un léger regret qu'elle la remet à sa place, même si elle sait bien qu'elle y reviendra, demain ou le jour d'après. Plaisir renouvelable suivant les bons résultats des dictées du matin.

Elle se revoit quelques semaines plus tôt allant à la messe de Minuit avec ses frères et sœurs, sans leurs parents qui préparaient le réveillon. Il neigeait à plein ciel cette nuit-là. La neige tombait aussi sur les sapins autour, et ils étaient très excités à l'idée du cadeau que chacun d'eux allait recevoir dans moins d'une heure.

Ici, elle n'est pas excitée, mais très calme, dans la classe, lieu presque ouaté et pour elle, béni entre tous. Elle s'y sent aimée. Et surtout, en sécurité.

(1955... 1956...)



## La rivière du Nord

Il est 18 h. C'est une fin de journée du mois d'août, douce, calme, sans vent. L'air est encore chaud, mais tiédit lentement. Laure marche, accompagnée de six de ses frères et sœurs, tribu d'ailleurs enrichie du cousin Gilbert et de Michel, un voisin de Montréal. Ils avancent sur l'étroite route de terre et se dirigent vers le haut d'une butte, où leur père, Roger, arrivera dans quelques minutes. Chaque soir, ou presque, ils attendent son arrivée à l'endroit qu'il leur a indiqué. Pas ailleurs. Devant la maison de monsieur Brochu.

Ils voient le camion arriver au bas de la côte et entreprendre la montée vraiment en pente raide vers le premier petit plat. On entend les changements de vitesses de la transmission, grinçants, rauques. C'est à se demander s'il va y parvenir. Le voilà. Il ralentit, arrête à leur hauteur. Ils sautent tous dans la boîte du camion et reviennent au chalet avec lui.

Le trajet est court, trois minutes tout au plus, mais les enfants s'en donnent toujours à cœur joie de se faire trimballer sur ce chemin de terre cahoteux. Rendu au chalet, Roger stationne le camion et tout le monde débarque. Sa femme l'attend pour souper. Chaque soir, il s'approche d'elle, lui sourit, l'embrasse tendrement. Il est content d'être arrivé, d'être près d'elle, cette femme qu'il aime tant. Leur regard en dit long sur ce qu'ils partagent depuis une douzaine d'années. La fillette éprouve à la fois une gêne et un contentement à les voir s'embrasser et se sourire.

Les parents s'assoient à la grande table extérieure alors que les enfants s'éparpillent dans toutes les directions.

Pendant que ses parents soupent, Laure s'en va au bassin que leur père a construit dans la rivière pour les plus petits. Patiemment, au fil des jours et surtout des soirs, après ses journées de travail à Montréal, il a raclé le fond de la rivière et récupéré des roches, une à une, qu'il a empilées au fur et à mesure pour en faire une barrière en demi-cercle dans la rivière, créant ainsi un petit bassin d'eau calme d'environ dix-huit pouces de haut où les plus petits peuvent barboter sans danger. Près de ce demi-cercle, leur père avait installé un distributeur à savon

liquide sur un cèdre. Laure les revoit, ces membres de la tribu, en file indienne, le samedi après-midi – moment de prédilection pour le nettoyage hebdomadaire – qui se présentaient la tête déjà mouillée sous ce robinet de savon pour un shampoing. Après une bonne friction dont seule leur mère connaissait la recette, elle leur trempait la tête dans le demi-cercle jusqu'à ce qu'elle ne voit plus aucune trace de mousse. Et voilà! Au suivant!

Une fois par été, ils traversaient la rivière, d'un bord à l'autre : à 7 ans, l'enfant ressentait que c'était l'expédition de leurs vacances, plus encore que d'aller à la farandole au village. Un bon samedi après-midi, à l'époque où les framboises étaient mûres, leur père décidait que c'était la journée pour les emmener faire un tour de l'autre côté de la rivière. Ceux qui étaient assez grands traversaient à qui mieux mieux. Les plus petits étaient montés sur les épaules de leur père et des plus vieux. Les souliers pendaient autour de leur cou, tenus par les lacets bien attachés.

Cette traversée se faisait en file indienne : un grand ou un moins grand, mais plus intrépide peut-être, passait devant et choisissait le meilleur chemin à prendre : quel coin devaient-ils éviter, où y avait-il plus ou moins de courant, où étaient

les belles roches plates qui leur permettraient d'avancer dans peu d'eau.

Laure n'a jamais eu particulièrement d'équilibre. Cette traversée lui semblait toujours un défi titanesque : pourrait-elle se rendre de l'autre côté sans glisser, sans s'accrocher au précédent, sans tomber à l'eau? Généralement, ça se faisait plutôt bien, en regardant attentivement et en forçant plus de la langue que des bras ou des jambes.

De l'autre côté, la géomorphologie était très différente : montagneux, plus abrupt, plus sauvage. Enfin arrivés, ils enfilèrent leurs souliers et commençaient à cueillir ces beaux petits fruits qui resteront parmi ses préférés tout au long de sa vie. Mais que de grincements de dents et de plaintes pour toutes les égratignures dont leurs jambes écopaient dans les ronces, et leurs mains avec les épines de ces arbustes.

C'était plus une ballade qu'autre chose, ou bien était-elle trop petite, mais elle ne se souvient pas d'avoir jamais rapporté quelque fruit que ce soit au chalet, de l'autre côté de la rivière. Les plus petits ou les plus gourmands mangeaient-ils les fruits sur place, ou bien, était-ce la tâche des plus grands de rapporter les fruits des petits et des grands? Quelqu'un devait assurément en

rapporter, car leur mère faisait de bons poudings aux framboises qu'ils mangeaient avec de la crème fraîche. Le retour s'effectuait avec encore plus de prudence, car les enfants étaient fatigués. Les chaussures autour du cou, leur père fermait la marche.

Revenons au petit bassin où elle a appris à nager, l'été dernier, les mains bien appuyées sur le fond sablonneux, les lâchant de temps à autre pour tenter de laisser flotter son corps ou pour gigoter comme un petit chien; on appelait d'ailleurs ce style nager comme un chien. Ce soir, elle ne restera pas longtemps dans le bassin, car elle voit son père sortir du chalet, ayant troqué ses vêtements de travail pour ceux qu'il revêt inévitablement quand il décide d'aller à la pêche, à une centaine de pieds en amont sur la rivière, en face du chalet des Français. Il tient d'une main sa canne à pêche et, de l'autre, un petit coffre dont le contenu amuse et intéresse toujours beaucoup l'enfant : c'est quasi identique à un coffre à crayons, mais plus grand, et rempli d'hameçons, de flottes, de cuillères de grosseurs et de couleurs variées...

Laure entre dans le chalet et, sans se changer, enfile rapidement des vêtements par-dessus son maillot, pour ensuite suivre son père. Elle connaît le trajet. C'est à côté. Elle se place à

une certaine distance de lui, juste pour le plaisir de l'observer.

Roger est debout, au bord de la rivière. Sa ligne est déjà à l'eau. Il est là, avec la patience de l'humble pêcheur et le plaisir anticipé de celui qui reviendra peut-être avec une prise, si petite soit-elle. Cette activité est un moment de détente pour lui, même s'il espère rapporter une truite mouchetée en cadeau à sa femme, Rita, qui apprécie tous les types de poissons.

À cette hauteur de la rivière, il n'y a pas de rapides comme devant leur chalet. C'est plus large ici, mais calme, le calme plat, pas une vague, ce soir. Elle perd souvent le fil à pêche des yeux, si ténu, si fin, parfois invisible, mais jamais la petite boule blanc et rouge qui flotte, ne vacille même pas ce soir. Elle regarde son père qui est là, immobile et patient, en attente. Elle essaie de se comporter comme lui, calme et muette. Laure aime son père. Plus encore, elle l'adule et resterait là des heures. À le regarder. À l'attendre.

Pour lui, attraper un poisson n'est qu'un alibi. Être là, regarder l'eau, se détendre et ne penser à rien, du moins l'imagine-t-elle, lui suffisent largement. La brunante est en train de s'installer. Roger ramène le fil dans son moulinet, accroche l'hameçon sur le liège du manche,

enlève la boule blanc et rouge et la remet dans le coffre qu'il reprend d'une main. Il revient au chalet.

Elle lui emboîte alors le pas et, derrière lui, car le sentier tapé par les allers-retours de son père au fil des jours est plutôt étroit, elle le suit. Lui dit : « Papa, attends-moi. ».

(1956... 1957... 1992<sup>+</sup>)



## **La flaque d'eau**

Il a plu toute la nuit. On est en novembre. Il fait froid et humide ce matin. Cette morosité du passage de l'automne à l'hiver, c'est une grisaille qui fait regretter à François de devoir se lever si tôt pour s'acquitter de sa tâche quotidienne.

C'est un matin où, au premier regard sur l'absence de clarté du jour dans la chambre, il n'a envie que de refermer les yeux et d'enfouir sous le drap et les couvertures de laine son corps d'enfant. Un frisson le parcourt, le faisant se recroqueviller un peu plus dans un recoin chaud du lit. Ce courant d'air froid dans le dos lui donne envie de pissouiller. Rester là encore deux ou trois minutes! Jouer avec le temps. Se permettre de demeurer confortablement au chaud, en sécurité, à l'abri, encore quelques minutes. Se dire deux minutes. Seulement deux minutes. Les compter. Puis recommencer, parce que deux minutes ne suffisent pas à contenter son besoin de chaleur matinal.

Il se tasse sur lui-même pour conserver le peu de chaleur qui se répand sous la couverture. Il tremble un peu dans cet inconfort; il ne vient pas à bout de se détendre. Il rentre la tête sous les couvertures pour se sentir mieux et se mentir un peu plus, mais si peu... Le temps, mais c'est un si court moment de réconfort.

L'envie de pisser est tenaillante. Il n'a pas envie de faire au lit, mais pas envie non plus de s'extirper de cette chaleur presque douillette. Il se rendort un instant en sachant que c'est risqué. Il rêve qu'il fait pipi dans la toilette et que c'est bon et que ça fait du bien. Il sent sa vessie se vider, se sent soulagé, état jouissif et accompagné d'un léger frisson de satisfaction.

Il se réveille brusquement : dans son lit. Trempé, un peu écoeuré de se voir encore dans l'obligation de changer les draps, de sentir avec son nez, mais surtout avec son jeune ego, qu'il a encore fait pipi au lit. Honteux, il voudrait que personne ne le voie, ne le sache. Mais à cet âge-là, c'est sa mère qui fait le lavage. De plus, son frère couche juste à côté. Il saura vite. Eh! Que ça le dégoûte. Il voudrait bien disparaître quelques instants, entrer sous le tapis, même si ici, c'est un prélat sombre qui couvre le sol. Il souhaiterait être assez grand pour avoir la certitude que ce sera la dernière fois. Y croire si peu... que ce sera

la dernière fois. Vouloir que ce soit autrement, espérer si fort! Les deux minutes d'un bonheur luxueux de chaleur et de rêve lui ont coûté cher, trop cher encore, ce matin. Ah! que le diable emporte tout ça.

Il se lève, *ouaaasshh...*, se déshabille, place son pyjama trempé sur le drap, recouvre le lit de la couverture, comme de si rien n'était, dissimulant le tout, tentant de se cacher la face, s'illusionnant pour un moment que cela n'a jamais existé. Il a froid, froid dans cette chambre peu chauffée, froid d'être nu, transi dans son cœur. Il s'habille rapidement tout en grelottant un peu. Il enfile le plus de couches possible, comme si c'était pour le prémunir du froid et de l'humidité du dehors, alors que pour le moment, c'est surtout en dedans qu'il gèle. Il tremblote un peu, cherche ses lunettes, nécessaires à ses yeux très myopes, les met et jette un regard autour de lui. Bon, il aura du travail à faire tantôt, et plus tard : défaire son lit pour commencer, laisser sécher le matelas au courant de la journée, et, à son retour de l'école, refaire son lit si le matelas est correct, sinon, y mettre des feuilles de papier journal et une toile plastifiée avant de replacer de nouveaux draps et des couvertures.

Il sort de la chambre et aperçoit tout à coup Laure qui est là, déjà habillée, prête à

l'accompagner. Dans les faits, il n'a pas besoin d'elle, car la route de ce matin est plutôt légère, mais elle se joint, comme ça, parfois à lui. Ça le reconforte, ce matin, de savoir qu'elle sera de la partie.

Ils sortent de la maison tout doucement par la porte du sous-sol. Il fait gris foncé. Il est tôt. Il pleut encore. Un long frisson lui parcourt le corps. Il rentre mettre son vieil imperméable noir en caoutchouc – celui qui a déjà appartenu à son frère au moins deux ans, peut-être trois – et ramasse le grand sac. Il ressort, regarde sa sœur qui l'attend, le chapeau de pluie déjà couvert de gouttelettes. Elle piétine un peu dans une petite flaque, pour se réchauffer les pieds, probablement. Ses bottes de caoutchouc sont déjà toutes mouillées. Exceptionnellement, ce matin, il racontera à Laure ce qui vient de lui arriver. Pour se décharger un peu. Il peut lui faire confiance. Elle ne racontera l'histoire à personne d'autre et gardera le récit par-devers elle.

Ils longent le côté de la maison jusque vers l'avant. Il se penche alors sous le balcon et attrape le manche de sa voiturette en bois. C'est sa voiturette : son parrain la lui a offerte pour son anniversaire il y a quelques mois. Il l'aime bien et elle lui est très utile pour son travail. Il entasse tous les exemplaires des journaux du matin dans

le grand sac prévu à cette fin et particulièrement utile pour les protéger en cas de pluie. *Le Devoir* et *La Presse* sont classés selon les adresses de leur route. Laure lui dit, dans un souffle : « T'es prêt? On y va? »

(1956... 1957... 1990<sup>†</sup>)



## Les bidons d'eau potable

C'est le début de juillet. La famille est arrivée au chalet il y a huit jours pour les vacances d'été. Pour Laure et ses frères et sœurs, c'est le paradis : de l'espace, de l'air pur, la rivière du Nord juste à côté, le lac Masson au village, du temps pour faire bons et mauvais coups, surveillance parentale et tâches réduites au minimum, des vacances, des vraies.

Quand elle dit chalet, il vous faudrait visualiser cette construction plus que rudimentaire qu'on appellerait plutôt un *shack*, que leur père a construit en quelques fins de semaine l'été précédent, aidé de voisins et d'amis. Long rectangle d'environ douze pieds sur vingt-quatre, de poutres en bois bien assises sur quelques blocs de béton disposés où la demande de stabilité le requérait. Pas de problématique particulière. Le chalet est érigé sur un terrain plat.

La charpente extérieure en deux sur six a été montée rapidement. Pas de fioritures. Trois seules ouvertures, côté rivière : deux grandes

fenêtres qui n'ouvrent pas, pas de vraies fenêtres, mais plutôt des vitres enchâssées dans des cadres en bois et une porte. Les murs extérieurs sont recouverts de croûtes de bois qui ont été écorcées et clouées à l'horizontal sur l'ossature. Côté arrondi dehors. Côté plat, en dedans. À l'intérieur, rien d'autre comme finition. Le toit à une pente, en tôle, a également accéléré le montage, mais l'ouverture des fermes du toit resteront à jamais ouvertes sur l'extérieur, créant ainsi un avantage et deux inconvénients : l'air circulera partout, comme se plaisait à le répéter leur père. Par ailleurs, les moustiques ne seront pas freinés sauf par des collants à mouches accrochés un peu partout dans le chalet. Et les éclairs illumineront l'intérieur de ce gîte lors des orages d'été et effraieront d'ailleurs les plus jeunes, dont elle, surtout que le tonnerre et la foudre frapperont les rochers sur la montagne juste en face, créant grondements, bruits assourdissants et vibrations bien ressenties au cœur de la nuit.

Le plancher est fabriqué de feuilles de contreplaqué qui a été peinturé cette année. Les divisions intérieures sont simples : à chaque bout du chalet, une chambre avec murs à hauteur de sept pieds, toujours en croûtes, chacune avec deux lits doubles à deux étages, le tout fabriqué

par leur père. Reste au milieu une pièce commune de proportions moyennes où se trouvent un petit comptoir avec évier, mais pas d'eau courante – sous aucune forme – des étagères rudimentaires, une table, la glacière et une petite cuisinière au gaz.

Pour la toilette, ce sera une *bécosse*, pas très loin derrière le chalet, dans un coin de broussailles. Son frère Serge et son cousin Normand ont creusé le trou à coups de pelle et de sueurs l'an dernier. Et maintenant, les enfants y versent un peu de chaux après chacun de leurs passages. Les petits n'aiment vraiment pas y aller. C'est noir, il y a des araignées, et ils s'imaginent parfois qu'ils vont tomber dans le trou... Et on a beau mettre de nouvelles branches de cèdre régulièrement, une *bécosse*, ça sent ce que ça sent.

À l'extérieur, on retrouve une autre table, encore plus grande, et des bancs. On peut s'y assoir une bonne douzaine, et c'est là que tout le monde mange dès qu'il fait beau, donc presque tout le temps. Il n'y a pas de laveuse à linge, mais une belle planche à laver que leur mère utilise dès qu'il fait beau temps. Il faut bien ce qu'il faut : on a beau être l'été et souvent vêtus très légèrement, il y a là huit enfants de deux à douze ans plus les parents : du lavage et encore du lavage à faire.

Cet été, une partie de ce travail est dévolue à Serge qui a maintenant douze ans. Il doit d'abord remplir deux grandes cuves avec de l'eau qu'il sera allé chercher à la rivière, chaudière après chaudière. Ce n'est quand même pas très loin, à quelques pas. Sa mère y ajoutera du savon en poudre et fera tremper les vêtements préalablement classés par couleurs : le blanc, le pâle, le foncé.

Pour le blanc, qu'elle fera après dans l'eau du pâle, elle ajoutera une bonne quantité d'eau de javel... Elle, habituée à une laveuse automatique en ville, elle frotera chaque morceau sur la planche à laver avec son cadre en bois au centre duquel il y a une plaque de métal cannelé. Et elle frotera et transférera le tout dans une eau claire de rinçage, morceau après morceau, que Serge brassera assez rapidement pour en enlever la mousse. Rien qu'à regarder ses mains à la fin de ces journées, on devine à quoi elle les a occupées : elles sont légèrement enflées, rougies, parfois crevassées.

Même s'il préférerait de loin aller jouer avec ses amis, Serge, au signal de sa mère, tordra le linge avec ses jeunes bras et ses hormones en puissance. Il épinglera chaque morceau, qu'il a lancé plutôt que déposé dans un panier, sur des cordes à linge tendues entre les arbres. Parfois,

l'une de ses sœurs l'aidera à accrocher le linge à sécher. Et quand besoin est, il recommencera ses allers-retours à la rivière pour y puiser de l'eau, la verser dans les cuves et permettre à sa mère de recommencer d'autres *brassées*.

Ça, c'était pour la partie lessive. Maintenant, à part l'eau de la rivière où ils se baignent, marchent, barbotent et où leur mère rince les couches du dernier bébé, pas d'eau potable. Leur père a décidé de ne pas creuser de puits, car c'était trop cher et compliqué.

Par ailleurs, il faut dire qu'il y a un avantage à être ici : la rivière sert de bain... Ils n'entendront jamais leur mère Rita leur dire d'aller prendre un bain, mais plutôt d'aller se rincer à l'eau et de se savonner un peu, surtout le samedi soir, car le dimanche, ville ou campagne, ils iront tous à l'église.

Leur père, parfois quelque peu insouciant et très permissif, donnera une autre corvée à Serge cet été-là : approvisionner la famille en eau potable. Presque chaque soir, Serge part au volant du camion de son père et se rend à la ferme la plus proche. Il n'a que douze ans. Pour lui, c'est presque un jeu. C'est clairement un jeu. Il a appris avec une facilité désarmante le fonctionnement du bras de la transmission

manuelle sur la colonne de direction et aussi des changements de pédales. Il manœuvre le tout avec beaucoup d'aisance. Il s'amuse. Il n'a quand même pas à prendre la grand-route en bas de la côte, ce qu'il aimerait immensément, mais se rend par un petit chemin de terre cahoteux et à travers un bout de champ bien plat, chez monsieur Latendresse, un de leurs plus proches voisins.

Serge se stationne toujours à côté de la remise, près de la grange. Débarque les trois bidons à lait de la boîte du camion et les pose sur une petite plateforme en bois, sur le côté, là où il y a un robinet. Il les remplit l'un à la suite de l'autre et se fait aider par un des huit enfants Latendresse pour remettre, dans la boîte du camion, les bidons de fer blanc remplis d'eau fraîche devenus trop lourds à manipuler par lui seul.

Il se permet parfois des détours pour s'amuser et se sert de faux-fuyants avec son père, une fois revenu à la maison. Comment expliquer ces délais, ces retards? D'avoir fait tourner en rond le camion dans l'herbe sèche, juste pour le plaisir.

Quelqu'un l'aide, généralement son père, à descendre la réserve d'eau pour le lendemain, et

même parfois, quoique plus rarement, pour deux jours. Ça varie selon la consommation que leur mère en fait. Cette eau ne sert qu'à boire et à cuisiner pour toute la famille.

« Papa, tu penses que cette eau va suffire pour demain? »

(1957...)



## La piscine

Derrière leur maison, la cour se divisait en trois espaces distincts : une partie pelouse où leur père avait planté un tout petit vinaigrier l'été précédent, premier et seul arbre qu'hébergera à jamais cette cour. Il l'avait mis en terre en proclamant haut et fort et à qui voulait l'entendre, que cette année, il pourrait s'asseoir dessous et profiter de son ombre lors de ses rares siestes, ce qui s'est avéré. Cet arbuste préfère les sites ensoleillés et secs. Il est à la bonne place, en plein sud, au milieu du gazon. L'automne dernier, il a produit quelques grappes de petits fruits rouges poilus grâce auxquels Roger a fabriqué un sirop contre la toux, pour adultes seulement, car il l'avait bien rehaussé de gros gin.

Les deux autres sections de la cour se partageaient un grand jardin et une section en gravier. Cet été, Roger a un nouveau projet, car la famille ne va plus au chalet à Sainte-Marguerite-du-Lac-Masson. L'installation rudimentaire qui y prévalait ne répondait vraiment pas aux besoins

de leur mère, qui, avec huit enfants et habituée aux commodités dont elle bénéficiait en ville, surchargeait notablement son travail quotidien.

Pour occuper les petits qui passeront leur été sur le macadam, Roger a donc commencé à construire une piscine de huit pieds sur huit, d'une hauteur de dix-huit pouces. Ce choix de la grandeur a été dicté par les madriers trouvés à la quincaillerie Ravary sur la rue Fleury et dont la longueur standard est de huit pieds. Pendant de nombreuses heures, il a scié, cloué et vissé toute cette ossature en bois pour lui donner corps et demandé à son fils aîné de la peindre en blanc. Une fois la structure séchée, ils l'ont déplacée dans le coin nord-ouest de la pelouse, endroit qui reçoit du soleil à la journée longue.

Quelques jours plus tard, sous l'œil curieux de Laure, ils étendent sur le gazon des lisières de tôle galvanisée. Ils les ont mesurées et marquées. Ensuite, à eux deux, ils les ont pliées délicatement pour obtenir la forme désirée. Une fois terminé, ils ont patiemment inséré ces lisières dans ce squelette de bois, deux au début, et ensuite une à la fois. Après, ils ont soudé les lisières l'une à l'autre, laissant une boursoufflure sur chaque ligne de soudure. Parfois même, il y restait une cloque plus évidente ici et là.

Chaque soir, après son travail au magasin de meubles où il était comptable, leur père mettait de vieux vêtements, ses *overall* comme il les appelait, et continuait ce patient travail d'assemblage, et peu à peu, la piscine prit forme. Laure voyait bien, en observatrice et spectatrice assidue qu'elle était et toujours en admiration devant son père et des soudures qu'il exécutait inlassablement, qu'il prenait un certain plaisir et éprouvait une grande fierté à créer ce bassin lequel serait utilisé plus tard par ses enfants.

Une fois toutes les lisières mises en place, ils ont installé une pièce de bois à chaque coin de la piscine pour bien la maintenir au carré. Avec ces renforcements, ça ressemblait alors à un grand carré de sable.

Après de nombreuses soirées de soudure, un jour, il a sorti une grande rallonge de l'entrée du sous-sol et a branché sa perceuse. Pour adoucir toutes ces soudures sur lesquelles les enfants pourraient s'arracher un bout de peau et se blesser, il a inséré un porte-disque muni d'un papier sablé pour le métal à grains très grossiers. Il a alors commencé un travail encore plus réplicatif, mais Roger est un homme patient. Il passera d'interminables heures à amoindrir ces petits crachats de soudure et à les atténuer jusqu'à ce qu'une main s'y promenant n'y sentira

qu'un léger et doux renflement, toutes les aspérités ayant été nivelées ou à tout le moins adoucies.

Restait donc à la peindre. Ce qu'il fit lui-même avec de la peinture à métal couleur bleu-vert piscine. Il profita de deux soirées où le temps était sec et sans annonce de pluie et transforma ce bassin de métal gris en une invitante piscine que les enfants avaient hâte d'inaugurer. Ils venaient vérifier l'avancement du travail chaque jour, à tour de rôle, et posaient l'infaillible question : « Quand est-ce qu'on va pouvoir se baigner ? » Il fallut attendre, et laisser sécher la deuxième couche de peinture pendant trois jours additionnels pour solidifier sa résistance.

Et un bon matin, en sortant de la maison pour jouer, les enfants aperçurent le long boyau d'arrosage qui partait du robinet extérieur de la maison et se rendait à la piscine. Ils étaient habitués à voir la fin du boyau dans le jardin, mais ce matin, c'était dans la piscine que l'eau se déversait. Ils se sont tous plantés autour, en rang d'oignons, hypnotisés par l'eau, même s'il n'y en avait tout juste qu'un pouce. Ils étaient prêts à mettre leur maillot, mais leur père les a retenus. « Ça va prendre des heures avant de se remplir. Revenez voir plus tard. »

Ce soir-là, oncle Marcel et tante Gisèle sont venus à la maison. Y avait-il connivence entre eux et leurs parents? Tout le monde s'est retrouvé autour de la piscine, et oncle Marcel a lancé un défi aux enfants sur son ton joyeux habituel : « Je donnerai au premier d'entre vous qui mettra son maillot de bain et se trempera dans l'eau, un billet de un dollar! »

Ce fut la course folle. Ce n'était pas tant d'inaugurer la piscine qui les faisait courir à ce point, dans une bousculade, mais de mettre la main sur cette promesse du billet de un dollar.

C'est leur sœur Louise, agile comme un singe, qui remporta le lot, non sans avoir poussé des cris de sioux après s'être immergée dans cette eau glacée qui avait coulé toute la journée et n'avait pas encore eu le temps de tiédir.

Et oncle Marcel de lui lancer : « Tu viens le chercher ce dollar, Louise? »

(1958... 1962... 1992<sup>†</sup>)



## La bruine dans le cimetière

François est son aîné. Un an les sépare. Elle l'aime; c'est son grand frère, presque son jumeau. Ils aiment tous deux lire. Tous deux, la marche. Tous deux, la tranquillité. Ils sont proches. Ils ont marché plus jeunes le long des rues de leur quartier pour livrer les journaux. Souvent, il était seul, parfois avec elle. Hiver comme été. Beau temps, mauvais temps. Avec la petite traîne sauvage ou la voiturette.

Aujourd'hui, il a 13 ans, elle, 12. Ils vont dans des écoles secondaires situées à deux rues de distance. Même leurs écoles sont rapprochées. Généralement, ils marchent pour y aller, mais rarement ensemble. Quand il pleut à verse, ils prennent l'autobus, pas ensemble non plus.

Il y a un endroit qu'ils aiment particulièrement : le petit cimetière du Sault-au-Récollet, près du collège Mont-Saint-Louis dans le quartier Ahuntsic à Montréal où ils se retrouvent de temps à autre. Et c'est là qu'ils ont décidé d'aller manger leur lunch à l'heure du midi, ce jeudi d'octobre.

Il pleuvait. Une pluie fine, douce et légère. Ils auraient pu annuler tous les deux, mais ils n'avaient aucun moyen de se joindre pour en décider. Elle s'y rend donc, à pied, de son école.

Un parapluie lui suffit amplement. Même s'il pleut, c'est une de ces belles journées de l'été indien, avec ses derniers relents de chaleur et de douceur, annonciatrice d'un novembre plus gris, froid et pénétrant d'humidité qui sera là dans quelque trois semaines.

Arrivée la première, elle cherche une partie protégée sous la canopée pour éviter de trop se faire mouiller. François, à son habitude, aura seulement relevé le col de son *trench coat* et arrivera les deux mains dans les poches avec son sac à lunch sous le bras.

Elle le voit arriver. Il la cherche du regard. La rejoint près de la pierre où elle a trouvé une place plutôt au sec, protégée par les feuilles déjà colorées du grand érable au-dessus d'eux. Il rabaisse son col d'une main, dépose son sac à lunch, enlève ses lunettes de myope et les essuie avec un mouchoir de coton bleu et blanc, pendant qu'il jette un regard furtif à Laure. Remet ses lunettes, range le mouchoir. François a une personnalité calme, quelque peu secrète, pas hâbleur pour deux sous. Il s'assoit à côté d'elle

sur la pierre, ouvre le sac, en sort un sandwich, en prend une bouchée.

Ils mangent en silence. Ce serait un peu outrancier de parler, même à voix basse, dans ce lieu, pourtant quand ils le font, c'est plus souvent à voix haute.

Une fois le sandwich avalé, le sac en papier replié, seul bruit dans l'environnement qui vienne briser le silence, il déclame à voix douce et basse un bout du poème l'Automne des *Fleurs du mal* de Baudelaire :

Bientôt nous plongerons dans les froides ténèbres;  
Adieu, vive clarté de nos étés trop courts!  
J'entends déjà tomber avec des chocs funèbres  
Le bois retentissant sur le pavé des cours.

Tout l'hiver va rentrer dans mon être: colère,  
Haine, frissons, horreur, labeur dur et forcé,  
Et, comme le soleil dans son enfer polaire,  
Mon cœur ne sera plus qu'un bloc rouge et glacé. [...]

Elle lui sourit, l'applaudit en douceur et lui demande de répéter, ce qu'il fait sans se faire prier, encore, sur le même ton ou presque. Ce sera le prélude à d'autres mémorisations de poésie de sa part. Deux ans plus tard, à 15 ans, il déclamera la tirade du nez dans *Cyrano de*

*Bergerac* d'Edmond Rostand devant une salle comble de l'école secondaire Pie-IX :

Ah! non! C'est un peu court, jeune homme!

On pouvait dire... Oh! Dieu!... bien des choses en somme.

En variant le ton, par exemple, tenez :

Agressif : Moi, Monsieur, si j'avais un tel nez,

Il faudrait sur-le-champ que je me l'amputasse!

Amical : Mais il doit tremper dans votre tasse!

Pour boire, faites-vous fabriquer un hanap!

Descriptif : C'est un roc!... c'est un pic!... c'est un cap!

Que dis-je, c'est un cap?... C'est une péninsule!

Curieux : De quoi sert cette oblongue capsule?

[...]

Brillante prestation de sa part... Laure en a pleuré ce soir-là. Elle constatera une fois de plus que François est discret, très discret : il n'a averti personne de la famille qu'il faisait partie d'un spectacle, pas même elle. Personne n'y est d'ailleurs venu, et c'est par inadvertance, une synchronie jamais expliquée, qu'elle s'est retrouvée dans la salle, ce soir-là. Elle y accompagnait une consœur de classe qui participait à un défilé de mode avec plusieurs autres filles, mais quelle n'a pas été sa surprise de le voir sur scène...

Pour l'instant, ils sont dans le cimetière et profitent d'une accalmie. La pluie a cessé. Le ciel est toujours chargé de gros nuages gris. On n'entend que les feuilles qui s'agitent légèrement et laissent tomber quelques gouttelettes.

Il est déjà temps de retourner à l'école pour les cours de l'après-midi. Ils prennent toutefois le temps de marcher, en silence, le long des étroits sentiers qui séparent les tombes. La pluie a lavé et rendu brillants la plupart des monuments et stèles autour d'eux. Généralement, il lit les épitaphes. Elle, les dates de naissance et de mort. Ils partagent rarement leurs trouvailles. Parfois oui.

La fine pluie qui avait cessé se transforme bientôt en averse. François relève son col, fourre le sac en papier dans la poche de son imperméable, l'air un peu contrarié. Laure ouvre son parapluie et le partage avec lui le temps de trois rues. Elle entre dans sa cour d'école.

Lui, rentre la tête dans les épaules et continue son chemin vers la sienne, sous la pluie battante pendant qu'elle lui lance : « Hé! François, je te rejoins à la sortie! »

(1962... 1990<sup>†</sup>)



## Les eaux de naissance

Partie de la maison une heure plus tôt, dans un moment d'accalmie, la veille d'une tempête qui deviendra mémorable au Québec, elle se rend à l'hôpital en ce 2 avril 1975. Les contractions ont débuté deux heures auparavant, et par expérience, l'enfant à naître ne se fera pas attendre très longtemps.

Elle est dans la salle de travail. Les contractions se succèdent et se rapprochent, mais sont très supportables pour le moment. Le gynécologue passe la voir. Fait un examen. Il est fatigué. Il est 17 h 15. Il lui raconte qu'il a procédé à plusieurs ligatures des trompes au cours de la journée, n'a pas dîné. Il suggère alors de l'installer dans la salle d'accouchement et de déchirer l'enveloppe pour, espère-t-il, accélérer la naissance de l'enfant. Elle n'y voit pas d'inconvénients. Ce qui fut dit, fut fait. L'instant d'après, il décide d'aller manger une bouchée en attendant que le travail avance encore, que le col s'efface totalement, que l'enfant sorte, qu'il

puisse enfin s'en aller chez lui. Elle lui souligne qu'elle a toujours accouché très rapidement, qu'il vaut peut-être mieux qu'il ne s'éloigne pas trop. Il rigole et lui rétorque qu'il a sûrement le temps d'aller se chercher un sandwich et un café à la cafétéria de l'hôpital. Il prend l'ascenseur, mais ne s'y rendra jamais. On le *beepe* de revenir au pas de course. Il est là, se plaignant ouvertement de n'avoir pu, encore, avaler une bouchée...

L'eau coule entre les cuisses de Laure sur la table. Son corps est étendu là. Pas en souffrance, mais en grande activité. Ce corps se contracte aux deux minutes pour expulser un enfant qui va naître.

Elle est là, sur la table. Cette eau, liquide amniotique coule entre ses cuisses et elle se retrouve le bas du dos et les fesses trempés. L'impression qu'il y en a encore et encore. Des litres... Elle aimerait... et rêve momentanément qu'on la change, qu'elle est au sec, au chaud, dans un bon lit, un bébé dans les bras.

Son vagin lui rappelle où elle est; il se contracte : cela commence par une infime sensation, un pincement, qui s'amplifie très rapidement en intensité, mais aussi en vagues. Le ventre se durcit : il devient une énorme masse dure, un peu difforme parfois, qui prend toute la

place. Elle devient un ventre, ce ventre. Mais elle n'est pas dedans, elle est dehors. Elle est cette forme et encore plus que cela pendant une fraction d'instant... et cette eau qui coule entre ses fesses... Depuis des mois, c'étaient ses eaux à lui, cet enfant à naître, maintenant, ce sont les siennes, à elle, qui coulent sur la table.

Elle est mal. Son ventre prend toute la place dans le temps, dans l'espace et dans le monde des sensations. Elle le frotte, ce ventre, comme s'il était pour s'adoucir, devenir mou et se vider sous la caresse. Elle respire mal : sa gorge lui fait mal. Elle veut boire : étrange retour des choses. Rien à faire contre cette soif naissante.

Très vite, elle ne pense plus. Son corps prend le dessus. Il n'y a, sur la table, qu'un corps qui ressent, qu'un ventre qui se tend, qu'un col d'utérus qui s'étire, s'étire, se rétracte un peu, juste le temps de reprendre son souffle.

Tout ce qu'il y a dedans veut passer par un tout petit canal qu'on force à s'ouvrir. On pense, momentanément, que les os du pubis vont éclater, que le bas de son corps va exploser sous cette poussée, qu'on va s'évanouir ou même mourir sous cette tente de douleur, sur ce champ de bataille qu'est la table d'accouchement. On oublie s'il y a belligérants. On ne se bat pas

contre, mais avec son propre corps, contre la force qu'il imprime dans ses contractions. On veut en venir à bout, avoir le dessus, que cette énorme douleur cesse. Elle a l'impression que le bébé à venir pousse, nage vers la sortie, travaille, s'essouffle à sa façon; qu'il va, comme elle, manquer de souffle, qu'il ne viendra pas à bout de sa naissance. Mais non!

Lorsqu'un accouchement est lent, la mère vous parle de temps, de longueurs, de douleurs. Quand il est rapide, comme celui qui se vit maintenant, elle dit : exercices, sprint, course à obstacles, les obstacles étant chaque contraction.

Son corps, sur la table, sait ce qu'il a à faire. Ses eaux profondes le savent. Elles ressentent les fortes poussées qui lui arrachent les reins en passant, qui pressent si fort son utérus, son vagin qu'elle a l'impression qu'elle y est : mais non, pas encore. On a mal, on a chaud, on a froid, on est fatiguée. On a surtout hâte que ça finisse.

Son corps pousse du dedans, et elle, du dehors. Elle se demande encore si l'action combinée a quelque utilité au final.

« Ne poussez pas, ne poussez pas!  
Attendez! »

Cette phrase étrange et entendue à chacun de ses accouchements la fait sourire, un peu jaune, mais tout de même sourire. Elle a envie de répondre : « Je voudrais bien vous y voir, vous! Ne pas pousser...!!! » Elle leur a tellement parlé à ces eaux et au fœtus qui y grandissait pendant ces derniers mois. C'est immanquable qu'à eux deux, ils vont bien en venir à bout, tôt ou tard. Aucune échappatoire n'est envisageable rendus là.

Le vagin se contracte violemment, pour une dernière fois en quinze minutes, et, cette poussée ultime entraîne vivement le petit Paul vers la sortie, vers cette arrivée parmi eux, dans les nouvelles eaux de sa vie.

Elle le regarde et se met à pleurer...

(1975...1997...)



## La patinoire sur la rivière glacée

Janvier. La rivière L'Assomption est prête pour les patineurs. C'est la plus longue patinoire sur rivière au Québec et un des joyaux de cette région. La Ville de Joliette a annoncé dans le dernier journal local qu'elle serait utilisable dès le quinze janvier. Pierre pensait vraiment qu'ils ne viendraient pas à bout de la préparer et de l'ouvrir à cause du redoux de la première semaine de janvier. Mais depuis six jours, c'est un froid mordant, avec peu de neige, qui a pris la place, et les employés de la ville se sont affairés à y emmener leur camion et l'équipement plus lourd sur la glace pour la travailler, l'arroser, la brosser, la surfacer. De *mottonneuse* et inégale qu'elle était, voilà qu'elle semble lisse, brillante, et invitante bien sûr.

Pierre sait très bien, pour l'utiliser depuis plus de vingt ans, que ça prendra encore quelques jours pour la rendre à son meilleur, s'il n'arrive pas de dégâts météorologiques entretemps, mais pour le moment, elle est praticable. Il faut patiner le regard au sol pour

l'instant, car de grandes crevasses s'y sont formées – c'est quand même une rivière –, et y mettre la lame du patin équivaldrait à faire une bonne culbute et une glissade sur les genoux ou les fesses.

Il est tôt le matin, aux aurores d'un jour qui promet d'être encore frigorifiant. Quand il est parti de la maison, le thermomètre extérieur indiquait moins vingt-quatre Celsius. Raison de plus pour être prudent.

Mais quel calme!

Il semble être seul dans les alentours et le premier qui y laissera les traces de ses lames après le surfaçage de la nuit dernière. Il ne fera pas le tour complet ce matin par manque de temps : neuf kilomètres à faire pour boucler la boucle... Il ne dispose que de trente minutes en tout et pour tout.

Comme il n'y a pas de gîte pour faire le changement des bottes aux patins, il s'est garé sur le stationnement derrière le cégep, désempli à cette heure matinale. S'est dirigé, presque à l'aveugle, vers la butte de neige, créée lors de déneigements précédents, butte qui comporte le seul sentier, bien abrupt, bien étroit, mais bien tapé, pour descendre sur la glace. Une fois rendu sur la glace, il repère, dans cette clarté naissante

du jour, dans tout ce blanc, un banc où il s'assoit. Il enfiler ses patins, attache les lacets de ses bottes, les met sur une épaule. Remet ses gants, se tape dans les mains, se lève. Il débute un moment d'exercices en solitaire qui lui permettra d'étirer les muscles de ses jambes, de faire travailler un peu son cardio, mais surtout, presque sa raison première d'être ici, voir le soleil se lever dans quelques minutes.

Il donne ses premiers coups de patins sur une glace lisse telle la surface d'un lac d'après-midi calme d'été. Un crissement régulier des lames mangeant la glace se fait entendre avec l'allure régulière qu'il donne à ses mouvements.

Il commence à réchauffer ses muscles, doucement, mais sûrement. Il respire pour le moment dans sa cagoule, dont il se départira dès qu'il sentira la chaleur envahir son crâne, sa figure.

À mesure qu'il avance, sa vue s'ajuste et il perçoit mieux les multiples imperfections qui se présentent et sur lesquelles il patine. Il garde toujours l'œil ouvert pour rester sur ses lames, et malgré la pâleur du jour, il détecte les nuances de la glace : de la transparence à l'opalescence; du blanc à toutes les teintes de gris, même ce qui

semble du bleu marine à certains endroits, seules taches sombres dans cet univers tellement blanc.

Les seules démarcations de couleurs qu'il peut percevoir, mais qui à cette heure n'en sont pas, ce sont les bancs, plantés çà et là, de loin en loin, au milieu de cet anneau créé de mains d'homme dans cet espace de neige. Il sait qu'ils sont verts, vert foncé. Pour le moment, ils sont tout simplement sombres, comme les arbres dénudés et les broussailles qui longent la rivière sur chacune des rives : ni verts, ni bruns, ni beiges. Sombres.

Il a été distrait une seconde, une seconde de trop, distrait par le soleil qui commence à apparaître et dont il regardait, pour se réjouir un instant, les lueurs colorées matinales!

La lame de son patin s'est *enferrée* dans une longue et profonde fissure, le faisant culbuter, tomber sur un genou, glisser sur les fesses, quelques mètres sur cette traîtresse de glace.

Le temps de reprendre son souffle, de se relever, d'évaluer la situation, sa condition et sa posture, tout semble correct, sauf une légère douleur au genou droit. C'est demain qu'il ressentira vraiment les méfaits causés par sa chute. Il ramasse ses bottes, tombées avec lui, les

remet sur son épaule et repart en se jurant de garder les yeux sur la glace, pas ailleurs, malgré la beauté des lieux et le soleil qui a, maintenant, vraiment fait son apparition. Il éclaire et transforme tout le décor hivernal des alentours.

Il continue de glisser et de marquer la glace de ses coups de patins. Il revient, en fin de course, doucement vers le banc pour se déchausser. Il se dit qu'il racontera sa mésaventure du matin à Laure, plus tard aujourd'hui. Pour l'instant, il a chaud d'avoir poussé au maximum les muscles de ses jambes et sent la chaleur lui couler dans le dos. D'ailleurs, ça fait au moins dix minutes qu'il a enlevé sa cagoule et ses gants.

Il se rend au stationnement. Les minutes ont passé. Ce moment béni prend fin. Durant cette courte sortie matinale, il n'a pas rencontré âme qui vive.

Sentiment étrange et moment salutaire d'être là, seul, dans cet espace qu'il se fait un plaisir de prétendre n'être qu'à lui.

(1985... 1986... 1990... 2012<sup>†</sup>)



## L'eau à la bouche

Antoine est parti tôt, ce matin, faire ses emplettes au marché Atwater. Il aime ces matins frais et ensoleillés d'octobre où il n'y a presque personne sur la rue et peu de circulation. C'est vrai que le boulevard René-Lévesque à huit heures le samedi matin, c'est le désert...

Son amoureuse, Laure, n'est pas là et ça lui gâche un peu le plaisir de faire les courses. Partie depuis trois jours pour son travail, elle sera de retour en fin de journée. C'est si agréable pour lui quand elle est là, car ils partagent certains plaisirs communs, dont ceux de cuisiner et de manger. Elle aime manger. Se mettre quelque chose dans la bouche. Y goûter, fermer les yeux, déguster, commenter.

« As-tu déjà écrasé mollement une framboise dans ta bouche? Penses-y! Une belle framboise juteuse du mois de juillet. Ressens la caresse sur la langue, le parfum qui te prend dans le fond de la bouche, aux deux mâchoires... Tout ça fait saliver, mon cher, tu n'en reviendrais pas.

Ou dans un tout autre registre, te mettre un petit carré de fromage bleu fondant dans la bouche, l'écraser délicatement et laisser les odeurs te remonter au nez, quel délice! Doux, voluptueux! Ah! que de plaisirs ces bonnes choses.»

Antoine pense à elle en déambulant dans les allées du marché tout en observant les fruits, légumes et produits transformés de ce début d'automne. Autant il était seul sur la rue, autant les gens s'agglutinent maintenant autour des étals à cette heure matinale, captivés, comme lui, par la beauté, la diversité et la fraîcheur des produits. Ce qui le remplit toujours d'une douce émotion vague, mais positive et agréable. C'est l'hétérogénéité des couleurs qui s'offre à lui, le rappel de leur saveur quand il les regarde et réfléchit à tous les plats qu'il pourrait concocter.

Parfois, il s'installe à l'écart, plisse les yeux pour ne voir qu'à travers cette vision indistincte, une masse de couleurs, tel un observateur qui regarderait, d'un bout du tube d'un kaléidoscope, la lumière entrer par l'autre bout et se réfléchir sur les miroirs en une vision floue, mouvante, bigarrée, colorée.

À mesure qu'il se promène, les recettes lui viennent en tête. L'une après l'autre. Il dit souvent à sa douce que ses promenades au

marché lui font acheter de l'ouvrage, du bel et bon ouvrage, mais du travail quand même, car qui dit achat de produits frais, dit légumes à transformer et plats à cuisiner.

Ses réserves de tomates, de tomates séchées et de sauce aux tomates sont déjà en pots sur les tablettes ou en sacs au congélateur. Cette longue corvée, c'était il y a deux semaines. Cette fois-là, il était venu au marché en automobile, car il savait qu'il devrait transporter plusieurs kilos de caisses de tomates rouges, rondes ou italiennes, pour faire des provisions. Il y a passé presque deux jours pour en venir à bout, mais la vue de ces pots d'un demi-litre, alignés dans le garde-manger, le réjouit.

Aujourd'hui, les aubergines l'attirent. Les recettes affluent, se chevauchent dans sa tête. Il salive un peu rien qu'à y penser : caviar d'aubergine, moussaka, caponata sicilienne, aubergines alla parmigiana, ratatouille... Presque toutes des recettes végétariennes qui lui plaisent. Certaines, une fois exécutées, se congèleront, ce qui est un bon point, car il a en horreur le gaspillage alimentaire. Les possibilités sont variées; le choix, difficile. Bon, il se décide finalement pour huit aubergines. Il les tâte avec délicatesse. Les tourne dans ses mains, les palpe, ferme les yeux. Ça lui rappelle d'autres doux

tâtonnements. Le temps d'une seconde, il n'était plus là.

À mesure qu'il en rajoute une sur la balance de l'agriculteur à production maraîchère biologique, il sait qu'il s'ajoute des heures de travail en cuisine... La journée est belle et Antoine n'y pense pas trop. Il ressent plutôt du plaisir en imaginant le moment où il partagera ses créations avec sa douce. Quand ils les dégusteront ensemble avec un verre de rouge. Tout en rêvassant, il ajoute quelques poivrons frais, rouges et verts, et un pied de céleri. Il ne peut se charger plus, n'ayant que son grand sac à dos pour transporter ses achats jusqu'à la maison.

Arrivé chez lui, il remplit l'évier de cuisine d'eau froide et y fait d'abord tremper toutes les aubergines, les frotte délicatement. Les essuie presque tendrement. Puis les aligne sur le comptoir. Il rince ensuite les poivrons et les assèche; défait le céleri et le brosse, branche par branche.

Et s'il commençait par une caponata? Il s'y met en début d'après-midi et en profite pour en cuisiner une recette double, tant qu'à y être : ça fera un superbe accompagnement pour le doré grillé qu'ils dégusteront en compagnie de leurs

invités demain soir. Ce n'est pas compliqué. Beaucoup de légumes à tailler. Un peu long, car ça doit passer un bon moment au four et être retournés de temps à autre. Pendant ce temps-là, il prépare une ratatouille, encore un mélange de plusieurs légumes à tailler, mais qui cuira sur le feu. Voilà six aubergines d'utilisées. Les deux dernières, il les réserve pour la moussaka, qu'il fera demain matin, car il lui faut préparer une sauce à l'agneau et tomates, et il n'a plus envie de se lancer dans ce plat qui lui demanderait une couple d'heures. Il nettoie finalement les surfaces de travail et se sert un verre de vin.

Il entend son amoureuse arriver, pile à l'heure. Lui sourit. L'entoure de ses bras et l'embrasse. Lui sert un verre de vin et l'invite à se déshabiller et à entrer dans une baignoire remplie d'eau et de mousse à l'odeur d'arbre à thé. Il se remémore le léger émoi ressenti lors de la douceur tactile des aubergines. Il la rejoindra dans quelques minutes. Il en a déjà l'eau à la bouche.

(1985... 2001...)



## La tempête de neige

Lorsque Laure s'éveille, il fait tempête sur Montréal. Aujourd'hui, elle a un rendez-vous unique, énigmatique, mystérieux. Vu la température, valait vraiment mieux ne pas sortir avec l'automobile. Sinon il faudrait déneiger sur la rue, pour aller possiblement s'enliser dans un banc de neige sur la rue Saint-Denis, pour déneiger à nouveau, là, et peut-être chez elle aussi, en revenant. Ça voulait aussi dire perdre sa place de stationnement, bien déneigée, sur sa rue. Aussi bien, finalement, emprunter métro et autobus.

Laure, qui habitait à deux pas d'une station de métro, doit rencontrer une amie près du Forum vers quatorze heures. Mais il y a ce rendez-vous avant.

Marcher l'hiver dans la neige au Québec, c'est s'astreindre à l'exercice d'enfiler plusieurs pelures, en commençant par des combinaisons thermales. Généralement ne porter qu'un legging ou un pantalon de nylon par-dessus cela. Pour le

haut, un col roulé suivi d'un chandail en tricot de coton ou de laine.

L'hiver n'est pas la saison préférée de Laure, mais une fois bien habillée, elle aime grandement sentir l'air froid, sentir la neige tomber sur sa figure, sentir son corps se réchauffer par l'exercice et la chaleur créée sous son manteau. Elle aime marcher toute seule, assez rapidement et respirer à fond. Son cœur finit par lui parler, ses muscles qui se réchauffent finissent aussi par lui conter leur histoire, la sueur finit par lui envahir la peau. Elle la sent couler entre ses seins et au bas de sa colonne vertébrale. Et c'est sans décrire toute la rougeur qui se répandra sur son visage dans les premières minutes où elle rentrera au chaud.

Elle a pris le métro Papineau. Est descendue à Berri-UQAM. Interruption de service du métro de la ligne nord-sud. Ils avaient mis sur pied un service d'autobus parallèle jusqu'à la station Rosemont, où, là, le métro recommençait à rouler. Elle prit donc l'autobus, débarqua une rue plus tôt que prévu parce qu'elle voulait marcher.

Laure était excitée. Tentait de se calmer. Voulait se calmer. Elle a respiré lentement au travers de cette grosse neige *pelottante* qui

tombait sur la ville et se répétait : « Calme-toi, Laure! Respire! ».

À l'heure convenue, elle était au café-resto. Restée sur le seuil le temps de déneiger un peu sa tignasse bouclée noir et blanc, unique, encore alourdie par la neige, elle s'est mise à regarder furtivement autour pour trouver un homme grand aux cheveux foncés et aux yeux clairs. C'est la description qu'il lui avait faite de lui-même quelques jours auparavant au téléphone : portrait vraiment peu utile! Elle se demandait sur le lot de personnes qu'il y avait dans ce resto combien auraient pu répondre à ce signalement. Quand tout le monde est assis, on est à peu près tous de la même grandeur. Les cheveux foncés... ça va de quoi à quoi?

Peut-être aurait-elle plus de chance avec des yeux clairs. Elle se voyait déjà faire le tour des tables en faisant de *beaux yeux* à tous les hommes pour les regarder!!! Tout à coup, elle vit des mains qui battaient délicatement l'air, des mains qui voulaient se faire voir, des mains accrochées à un beau grand corps d'homme aux cheveux sombres, et en s'approchant, elle a pu le voir, cet homme aux yeux clairs, lumineux, verts, limpides.

Oh! Wow! Donc cette belle voix, grave, mélodieuse et toute en nuances, encore inconnue quelques jours auparavant et entendue pour la première fois au téléphone, était rattachée à cet homme, Alex. Mais c'est particulièrement son regard, ce regard clair, vert de mer, qui a fait chavirer Laure quelques instants, dès lors, et pour des mois à venir. Et c'était sans parler de son sourire et de ses lèvres... C'était beaucoup de beauté et de sex-appeal pour un seul homme! Certains sont assurément nés sous une bonne étoile et ont bénéficié de la fortune d'une gracieuse et généreuse visite des bonnes fées à leur naissance!

En moins de deux heures, ils brosseront un tableau assez étoffé de leur vie, passant du travail aux relations, à la famille. Il ne parle qu'anglais, sauf pour un petit bonjour à l'accent marqué. Elle, francophone, n'a pas parlé anglais depuis un petit moment. Elle ressent ce passage limpide d'une langue à l'autre lui contracter un peu les mâchoires.

Alex glisse les photos vers elle, sur la table. Elle y jette un bref coup d'œil. Que de beaux souvenirs sur cette île près de Cancun. Une mer et un soleil à déguster pour une dizaine de jours. Elle le remercie d'avoir fait le facteur de Vancouver à Montréal.

Entre eux, tout se passe facilement, dans l'aisance : deux livres ouverts. Il enseigne l'écriture dramatique à l'École nationale de théâtre, côté anglophone.

Elle regrette cette rencontre prévue à quatorze heures avec une amie, rendez-vous qu'elle a pris pour ne pas se sentir coincée avec un inconnu. C'était juste au cas où..., mais maintenant, elle l'aurait bien annulé, ce rendez-vous. Aucun moyen de joindre l'amie pour changer les plans.

Laure est sous le charme. Elle nage dans une forme de douceur. Béatement.

Elle doit maintenant partir. Bien dommage. Elle lui donne rendez-vous le samedi suivant, chez elle, pour souper. Il accepte.

Elle sort du resto. C'est toujours la tempête. Elle se rend à la station de métro la plus proche. Le service est rétabli. Elle se dirige vers le Forum en flottant un peu.

\*\*\*

Une semaine plus tôt, un mardi soir, le téléphone sonnait chez Laure.

- Bonjour!
- Bonjour. J'aimerais parler à Laure.
- Oui, c'est moi.
- Bonjour. Je suis Alex. J'ai des photos pour vous.
- Des photos?
- Oui.
- Qui êtes-vous donc? lui rétorqua-t-elle d'une voix un peu méfiante.
- Je suis Alex. Nous avons une connaissance commune, Evans. Je suis allé chez lui à Vancouver pendant la période des Fêtes, et il m'a remis des photos qu'il a prises lors de vos vacances communes en décembre, au Mexique à Isla Mujeres. J'aimerais vous les donner, comme il me l'a demandé.
- Oh, je vois. D'accord. Qu'est-ce qui vous conviendrait le mieux? Vous avez une auto?
- Non. J'habite sur le plateau Mont-Royal.
- Alors, si on se rencontrait dans votre coin?
- Oui. Bonne idée. La brûlerie sur Saint-Denis, ça vous conviendrait?
- D'accord. Si on disait dimanche qui vient, vers 11 heures?
- C'est bon pour moi. J'y serai.
- Oups! Et comment vais-je vous reconnaître?
- J'ai des photos de vous. Vous vous rappelez? Je vous ferai signe.

- Mais quand même! Donnez-moi une idée.
- Je suis grand, les cheveux foncés, les yeux clairs.
- Hum, ça me va. À dimanche prochain, donc.
- Au revoir...

Malgré le peu de paroles échangées, c'est la voix de cet homme qui éblouit Laure. Une voix radio, profonde et riche. Elle est pâmée, vient de tomber en attraction avec une voix, mais s'en méfie diablement, car c'est peut-être un petit raisin ratatiné qui porte cette magnifique voix, ce qu'elle trouverait d'ailleurs bien malheureux.

Pour s'assurer de ne pas être coincée dans une situation malencontreuse avec cet inconnu, elle convient avec une amie de la retrouver dimanche, au Forum, où son fils a une activité. Elles auront, entre quatorze et quinze heures, le temps de jaser ensemble.

Décision qu'elle regrettera, cette échappatoire. Presque. Après le moment doux, rieur et lumineux qu'elle a passé avec le propriétaire sensuel de cette voix, à l'abri de la tempête de neige.

(1993)



## Les larmes

Laure ne voit que cette larme, petite goutte d'eau scintillante qui grossit encore et encore, mais enfle tellement rapidement qu'elle devient énorme, s'étend de long en large, et remplit à tel point l'intérieur de la paupière inférieure de son amant qu'elle est près de ne plus lui laisser de place pour autre chose que d'autres larmes. Alex semble espérer que ça va s'arrêter et que ce canal viendra à bout de contenir toute l'émotion retenue dans cette goutte qui grossit encore. Il sait bien que si ça refuse de s'endiguer, la paupière n'aura plus la capacité de tout retenir.

Mais telle une vague trop forte pour être réprimée par les brise-lames, elle s'alourdit, s'élargit. Elle n'a plus le choix et, portée par sa puissance, passe par-dessus bord, déborde par le centre de son œil, mouillant les cils de sa paupière inférieure, pour couler, d'abord rapidement, traînant avec elle le gros de l'émotion que Alex tentait de retenir. Ensuite,

plus doucement, le long de sa joue, plutôt du côté de la pommette gauche.

Luisante, brillante, pleine des couleurs de l'arc-en-ciel, avec des bleus, des mauves, des tons comme on en retrouve dans une flaque d'huile, mouvante dans ses couleurs, elle s'écoule dans un mouvement instable.

Elle a franchi l'œil et il n'y a plus moyen de l'arrêter. Je dis elle, puisqu'il semble qu'il n'y ait qu'une larme, singulière, unique, longue à n'en plus finir, sortant en continu de cet œil et de cette bordure déjà toute rougie par la nouvelle affligeante que Laure vient de lui apprendre. Cette nouvelle le dévaste. La désolation sort tout droit du cœur immensément triste de cet homme.

Ses longs cils biens fournis se retrouvent mouillés de minuscules perles d'eau. Alors qu'habituellement, ils sont soyeux, bien nets et détachés les uns des autres, on retrouve maintenant de fins poils agglutinés les uns aux autres par leur pointe. Étrange tableau que tous ces petits pics poilus qui doivent ordinairement retenir la poussière et les corps étrangers loin de l'orbite. Maintenant, ils essaient de contrôler, telle une digue, la quantité de larmes que l'œil peut retenir.

Mais la tristesse qui habite son cœur est tellement grande qu'il est impossible aux paupières de Alex de retenir toute cette eau.

Il bouge un peu et s'étend sur le drap blanc, à demi assis, le dos et la tête légèrement supportés par des oreillers à fines rayures pâles.

Son amoureuse le regarde. Elle voit tout, mais surtout, maintenant, deux yeux débordant de larmes. Une douleur en double, comme si en simple, ce n'était pas assez. Elle voit tout : ses larmes, la tristesse du regard, des yeux tigrés qui ont changé de couleur comme délavés par un torrent qui en passant auraient laissé des traces boueuses, irritantes sur une surface habituellement si claire, si pure.

Et le blanc de cet œil, toujours blanc, presque bleu parce que tellement clair, si rarement veiné de rouge. Mais ce soir, le blanc semble avoir baigné dans un bain de sang où celui-ci aurait laissé l'empreinte de mille fins chemins. Étrange que de voir si peu le regard...

Son souffle, très entrecoupé, retient l'émotion et la grande mélancolie de son cœur. Ce souffle qui respire mal, qui a très mal. Cette souffrance tout prise dans la gorge. S'il veut souffler un peu, il serre les dents et inspire par petites goulées, en saccades.

Son mouvement de bouche est généralement très expressif : ce sont des lèvres qui sourient, qui réfléchissent, qui doutent, qui dégustent... Ici, en ce moment, on ne dénote que de la douleur. Les larmes lui mouillent les yeux, les joues. La morve coule doucement sur le bord de ses narines. Il renifle. Il renifle et sanglote. Il sanglote et ne cherche même pas à s'essuyer du revers de la main. Il laisse aller. Il est dans sa peine.

Elle regarde cet homme qu'elle aime tant; elle sait que c'est presque fini. Cette passion dévorante en est à son terme. Elle veut retenir le moindre détail de cette scène, de cet homme qu'elle sera sans doute bien longtemps sans revoir.

Il pleure. Elle pleure aussi et lui dit, d'un ton triste, d'une voix pleine de prière et remplie de sanglots :

- Je t'en prie, ne pleure pas, Alex; arrête. Je ne peux pas le supporter. Ça me brise le cœur de te voir comme ça...

Mais elle pleure encore plus que lui.

Il la regarde et pleure.

- Viens ici que je te serre dans mes bras, lui dit-il, d'une voix éteinte et tellement douce.

Elle se laisse tomber sur lui, sent le désordre de son âme, de son cœur, de son corps qui tremble.

– Mets ta tête ici, au creux de mon épaule, ma belle...

Il la retient dans ses grands bras doux et la berce comme une enfant. Elle se remet à sangloter de plus belle. Elle ne le voit plus, mais le ressent mieux que jamais. Et elle le berce, elle aussi, du mieux qu'elle peut. Elle se berce en même temps... Ne partagent-ils pas une peine analogue?

Elle le regarde encore, de côté, cette fois, mais si près, que c'en est douloureux, finalement intenable. Elle n'est pas capable de soutenir son regard. Ils se taisent tous deux. Ils s'écoutent respirer. Pleurer. Hoqueter. *Morver*. Soupirer.

Il la bascule délicatement sur le côté, la retient toujours contre lui. Elle voudrait tout à la fois être ailleurs, loin de cette peine, loin de lui et en même temps, ne plus bouger, arrêter le temps.

Il la regarde intensément, les yeux bouffis, rougis. Il sait maintenant ce que veut dire être triste à en mourir, tout en sachant qu'il ne mourra jamais de cette rupture au sens propre du terme.

Pour le moment, il vit une térébrante douleur au cœur qui ne s'essouffle pas. Alex s'attend à ce que le calme advienne, un jour ou l'autre. Avec ce flot de larmes s'achève une fulgurante passion. Exaltation qui aura chambardé sa vie à jamais, comme il le lui racontera plus tard.

Laure, elle, prendra des mois à s'en remettre. Des mois où elle naviguera entre tristesse à en mourir et moments de désir fou de le relancer. Des semaines où elle dérivera comme un matelot en perdition sur la mer de son grand lit, seule. Des jours presque sans suite où elle naviguera sur un beau grand voilier, de Gaspé à Rimouski. La terre vue de la mer, c'est beau. Ça calme. Ça calmera même les vagues de cette passion, aussi obsédante et ravageuse soit-elle.

(1993)

## L'eau de vaisselle de la coloc

Il est près de 21 h 30. Victor est couché dans le lit de sa *blonde*, plutôt brune...

Elle a la peau douce; il le lui dit souvent. Il aime la toucher, mais encore plus la sentir et la caresser, et la sentir encore comme pour s'en imprégner et retenir son odeur. Mais elle s'estompe. Il doit recommencer. Il lui a raconté que, parfois quand il est loin d'elle, il n'a qu'à penser à elle, très intensément, pour recréer instantanément, ne serait-ce qu'une parcelle de cette odeur qu'elle porte, et ça le remplit de désir.

Laure prise qu'il aime autant sa peau; elle le laisse faire, lui en présente même un bout. Il passe sa bouche sur sa peau : d'abord près des épaules, en faisant le tour doucement, en y découvrant chaque parcelle, comme des bribes d'une toile en devenir. Ses lèvres sont plutôt douces, pas mouillées, du moins, pas ce soir. Il ne la lèche pas. Il la caresse avec ses lèvres qu'il garde serrées. Il avance parcimonieusement

comme s'il était pour être privé de peau à effleurer et à bécoter dans les minutes à venir.

Il se sert aussi de son nez pour caresser sa blonde-brune, pour son plaisir à lui de la sentir. De toutes façons, l'odorat est probablement son sens le plus développé. Il sent tout. Tout le temps. Quand il goûte à quelque chose de nouveau, il cherche toujours à découvrir les épices que ça contient : il est vraiment spécialiste en la matière. Il vous confondrait dans le nombre d'herbes ou d'épices qu'il sait identifier, sans se tromper.

Son nez, il le promène sur sa glabelle, ses joues douces, près de la courbe marquée de son menton, près des oreilles. Il n'est pas très attiré par les oreilles. Dommage. Ni par le cou. Dommage également!

Son nez, il le promène juste au bord des dessous de bras, là où l'odeur change beaucoup. Lui, trouve ça sucré, sensuel, même s'il y a du déodorant. Elle, toujours un peu gênée quand il se promène comme ça, là. Un dessous de bras, ça reste un dessous de bras et on ne lui a jamais dit, à l'adolescence, combien c'était beau et que ça sentait bon un dessous de bras. Étrange qu'il trouve ça sensuel. Cela la fait bien sourire. Elle pensait justement à lui, ce matin, au bureau,

alors qu'elle s'est aperçue qu'elle avait oublié d'appliquer du déodorant à ses aisselles : il aurait probablement aimé cette odeur légèrement âcre quand elle bougeait les bras. Elle a souri, un frisson lui a parcouru le dos, à la hauteur des reins.

\* \* \*

Il entend la coloc tirer la chasse d'eau de la toilette, et quelques secondes plus tard, l'eau du lavabo se fait entendre. Quelques minutes plus tard, on entend un bruit sec. Le couvercle de la laveuse vient de se fermer. Une brassée de lavage est en marche. De la chambre, on entend la machine se remplir, et peu après, se mettre à brasser.

Il se glisse doucement entre les jambes de Laure, là où c'est mouillé, et il la mouille encore plus. Ça aussi, il aime. Elle aussi d'ailleurs.

Tout à coup, ils entendent la machine à laver qui se vide et l'eau qui s'écoule dans le drain qui descend à la cave. Étranges, tous ces borborygmes, qu'on sent sous le plancher, près du pied du lit. Étrange aussi comme ça coupe le tempo d'un jeu sexuel quand le moteur de la laveuse décide de passer à la phase de vidange.

Victor la monte. Ils vont doucement. Ils ont chaud tous les deux. Se regardent être bien. Ils se plaisent à glisser l'un par l'autre. Ne parlent pas. Il finit par s'étendre sur le côté et la caresse. Il se sent excité, le dit. Pas besoin, elle sent, elle sait, elle voit bien.

Il continue et s'excite encore. Il entend alors la coloc faire couler l'eau dans la cuisine. Cette fois-ci, le son a été long. Que faisait-elle? Remplir un verre? Plus qu'un verre, c'est sûr. Peut-être l'évier? Et on entend la vaisselle brasser. Elle a décidé de faire le nettoyage de la cuisine à cette heure-ci? Mais qu'est-ce qu'il lui prend ce soir? Elle s'ennuie ou bien elle veut se défouler un peu... c'est vrai que les mains dans l'eau chaude, ça calme.

Victor se demande quels seront ses prochains gestes, à elle, la coloc. Son va-et-vient le dérange. Le dérange vraiment. Mais comme hypnotisé par les bruits, il se met à la suivre. Ça le déconcentre. Il se laisse caresser, mais ne cesse de suivre la coloc. Il ne suit pas les gestes de son amante. Il suit la coloc un peu partout, au son. L'autre, qui se promène dans la maison. Il sent bien la douceur sur son corps, mais sa tête est ailleurs.

Où ira-t-elle ensuite? Pourquoi ne  
s'arrête-t-elle pas?

(1985... 1990... 1995)



## La mer au Nord

Ted a décidé de partir en vacances. Depuis quelques années, il passe ses étés à s'occuper de l'entretien de sa maison et des réparations à effectuer sur la vieille grange. Cette année, il a décidé de changer d'air, de fuir. Il a l'impression de faire l'école buissonnière, de réaliser l'interdit. Il est parti comme quelqu'un qui a ôté un poids de son dos. A préparé peu de bagages, l'essentiel, même moins que ça.

Il se sent libre, sans attaches. Libre et léger... Depuis combien d'années n'était-il pas parti, comme ça, un peu à l'aventure? Un peu plus de vingt ans, vingt-trois, peut-être.

Destination : les côtes du Maine avec ses plages pâles ou ses côtes rocailleuses. Ici à York, ce sont les rocailles à marée haute, doublées de longues dunes de sable doux quand l'eau se retire. Bien avant d'y arriver, Laure a senti la mer : l'air est plus humide. Ça sent les algues, le sel. Elle lève le nez en l'air et hume sans fin. Et quand ils sont tout près, elle entend le ressac des

vagues sur les rochers, sans les voir encore. Ils arrêtent là quelques instants à sa demande, car elle aime la mer et veut la regarder vivre le temps de quelques instants où elle soupirera d'aise, soupirera encore.

Ils continuent ensuite leur route pour s'installer au camping qu'ils ont réservé tout près de là. Sites plutôt sauvages où en quelques minutes il dresse la tente et y installe leurs affaires. Étrange qu'ici il n'y ait pas de moustiques à ce temps-ci de l'année. C'est une partie du cadeau, car ils n'aiment les bestioles ni l'un, ni l'autre, et on peut bien avouer que ça gâche la vie si on se fait dévorer tout cru.

Le temps presse, l'après-midi avance et ils aimeraient bien faire une saucette avant le souper pour vraiment célébrer le début de leurs vacances, leurs premières vraies vacances ensemble et surtout, pour Laure, un retour à la mer après plusieurs années où elle n'aura fréquenté que des bords de lacs. C'était bien. Mais la mer, c'est vraiment autre chose : le summum. Ah! qu'elle aime l'eau. La mer plus que tout. Elle a eu un coup de foudre pour elle. C'était trente ans plus tôt. Dans la même région... Une mer froide, parfois tumultueuse.

Ils changent de vêtements, referment la tente et parcourent les quelques centaines de mètres qui les séparent de la plage et du chemin où s'intercalent de longues dunes douces.

Ils se trouvent un coin sur le sable, étendent leurs serviettes, déposent leur sac. La marée est basse. Ted se décide à entrer dans cette mer du 25 juin qui lui gèle la chair des pieds et des jambes jusqu'à la moelle. La froideur de l'eau lui donne de grands frissons et lui soutire des cris qu'il ne retient pas en avançant plus creux. Laure l'entend même si elle est assise à une bonne distance.

Plus près d'elle, une partie de plaisir entre deux petits frères, environ 5 et 7 ans, pas en maillots, mais en bermudas trop longs, déjà tout trempés, le torse nu. Ils s'amuse dans quelques pouces d'eau à se lancer de la *bouette*. Ils sont déjà tout sales mais en rient, crient, recommencent. Chacun leur tour, ils se tournent pour ne pas recevoir la nouvelle giclée dans la figure... Leur mère finit par intervenir pour les arrêter, et finalement stopper leur jeu et les rincer.

Ted est dans l'eau, il joue dedans, fait comme les enfants. Il saute les vagues en criant, surtout quand l'eau froide lui mouille le fond du

maillot. En très peu de temps, il sent sa peau ratatiner et presque raidir par le froid, tout en se couvrant d'une odeur d'algues et de sel. Il ne se lance jamais dans les vagues vers le large, il calerait. Il est trop raide et tout en muscles. Il n'a jamais aimé l'eau. Jamais aimé nager. Il ne flotte pas...

Laure l'observe. Il la regarde, lui sourit et même de loin, l'embrase. Elle le sent, le ressent. Il continue à sauter les vagues, élevant les bras au-dessus de sa tête et riant, chaque fois. Cris de liberté, cette liberté si chère pour lui, mais si longtemps tenue à l'écart par des choix anciens. Choix pourtant tant désirés, mais dans lesquels il se sentira finalement piégé.

Pour le moment, Ted jouit de la vie, de la mer, des vagues et s'amuse sous un soleil qui devient anémique en cette fin d'après-midi. Laure décide de le rejoindre, malgré ce petit vent frais qui vient d'on ne sait où. Elle s'approche de lui en s'exclamant de la froideur de l'eau, mais souriante, parfois le dos au large, ne voulant accuser de plein fouet et de face, la force des vagues qui grossissent à mesure qu'elle avance. Elle frissonne un peu et elle sent une chair de poule s'insinuer sur sa peau. Elle y arrive. Il la prend, la retient dans ses bras. Elle se colle contre son torse, entend son cœur battre après

l'effort qu'il vient de fournir à s'amuser. Maintenant, pour retenir leurs corps contre les vagues. Elle l'embrasse sur le coin des lèvres. Il goûte bon, salé. Ils se lèchent, ça goûte la mer, les vacances. Ils se regardent encore, dans les yeux, rieurs, amusés, attirés. Et les vagues continuent, incessantes, qui les poussent quelques pas vers l'avant, qui se brisent toujours près de la plage et dans le ressac, les ramènent quelques pas vers le large.

Et dans ce fracas, il lui murmure plus qu'il ne le lui dit, qu'il l'aime. Elle l'entend, sourit, frissonne un peu, car le vent forcit, le soleil disparaît, les nuages s'accumulent et, malgré leurs longs mois de relation, Ted, pas très disert, ne lui avait encore jamais dit qu'il l'aimait. Il ne le lui redira jamais, sauf peut-être une fois, oui, une fois. Plusieurs années plus tard. Alors, il le lui écrira.

Ensuite, ils se quitteront.

(1995... 2000... 2005)



## **La mer au Sud**

Laure et Robert étaient là pour travailler, dans le cadre d'un projet de l'ACDI. Aujourd'hui, ils vont profiter de la mer dans une destination vacances de l'île. Mais quel voyage!!! Ils étaient partis en avion de la capitale, Tananarive, pour Diego Suarez, ville au nord de l'île de Madagascar, au bord d'une des plus grandes baies au monde.

Bon vol. Ils avaient alors travaillé en ville chacun à leur projet, avec leur groupe respectif. Après quatre jours de travail, ils étaient partis pour deux jours de vacances. Ils avaient pris un autobus pour se rendre à la petite auberge qu'ils avaient réservée près de la mer. L'autobus était toujours un moyen de transport à l'horaire aléatoire dans ce type de pays. En général, il démarrait quand il était plein, très plein, plus que plein, parfois avec des passagers sur le toit en compagnie des bagages.

Ils avaient réservé trois places pour deux personnes. Cela pouvait sembler excessif, mais il

faut savoir que les bancs étaient déjà censés n'asseoir que deux personnes, mais qu'on y en entassait toujours au moins trois, sans compter les petits enfants et les animaux, pas du genre veau, vache, cochon, mais poules, dindes et autres volatiles..., et, évidemment, pas morts, mais bien vivants!!!

Laure était déjà assise dans le bus, côté fenêtre, déjà grande ouverte, malgré la chaleur. Au moins y avait-il un peu d'air. Robert attendait à l'extérieur en fumant une dernière cigarette, observant attentivement tout le brouhaha causé par le conducteur et son aide avec des passagers qui voulaient embarquer. Ils payaient, se poussaient à qui mieux mieux pour prendre leur rang et ne pas rater leur place.

Le conducteur a finalement invité tout le monde à monter. Il serait plus juste de dire qu'il les a poussés à l'intérieur. Son aide est monté dans le bus et a indiqué une place à chacun. Personne, mais vraiment personne n'entraîne dans ce bus sans traîner un sac : qui des légumes, qui des poulets, qui des cadeaux. Quand le bus était plein, on déplaçait encore quelques sièges uniques dans l'allée du milieu pour en asseoir encore cinq ou six autres, pour ne pas dire les entasser...

À la fin de tout ce théâtre, d'allées et de venues, de protestations et parfois de cris impatientes, qui retarderont le départ d'au moins quarante minutes, une vieille femme est montée à bord. Il n'y avait plus de place. Le conducteur et elle reluquaient la place libre entre Robert et Laure. Robert a commencé à argumenter qu'ils avaient payé pour trois places justement pour avoir de l'espace et de l'air pour cette virée de deux heures. Le conducteur, pour accommoder la dame, a commencé à négocier avec Robert, qui, finalement s'est tassé contre Laure et a libéré la place tout en marmonnant son insatisfaction. La dame s'y est installée en remerciant chaudement Robert et a mis son sac au sol, entre sa jambe gauche et la jambe droite de Robert.

Ça n'a pris que quelques minutes pour que Robert fasse des sauts, la regarde de travers, hausse les sourcils, marmonne et se plaigne qu'il y avait quelque chose qui bougeait dans les sacs de la dame. Son corps frémissait de dégoût. Il avait des hauts le cœur, réagissait à ce qui se passait, commençait à suer, tremblait un peu, n'en pouvait plus.

« Laure, change de place avec moi, je n'en peux plus. »

Tout en se contorsionnant, Laure a changé de place avec Robert qui a continué à dégoutter et à essayer pendant un long moment toute la sueur apparue sur sa figure, son cou, ses bras, et ce n'était pas que de la chaleur. Il avait peur. Il transpirait de peur.

Une fois changée de place, Laure ne s'en laissa pas imposer par les sacs de la vieille dame et les repoussa tranquillement devant elle et lui suggéra même de les mettre dans l'allée, là où il y avait un minime espace inoccupé, ce qu'elle fit en maugréant un peu. Il faut dire que cet intermède a fait beaucoup jaser les autres voyageurs près d'eux. Les femmes surtout ne comprenaient vraiment pas pourquoi on faisait un tel cas d'un petit animal dans un sac...

Ils finirent par arriver à destination et Robert avait repris ses couleurs. Ils hélèrent un taxi pour se rendre au petit hôtel près de la plage, et s'installèrent. Ils se retrouvèrent rapidement sur la terrasse pour y commander une bière, et encore une autre. La vue d'ici était imprenable, la mer à marée haute, l'air presque brûlant en ce milieu de journée.

Le lendemain matin, le spectacle était différent : la marée était basse et dans cette baie, ce n'était plus que sable à perte de vue avec

quelques petites îles rocheuses sorties de nulle part. Laure et Robert optèrent pour une longue marche vers une de ces îles.

Ils avançaient lentement, d'abord les pieds dans le sable humide, ensuite dans un peu d'eau. Après avoir marché une bonne heure en ligne droite pour s'approcher d'un cap rocheux, l'eau n'atteignait même pas le haut de leurs chevilles et ça n'avait pas l'air de vouloir monter bien vite.

Cette eau est claire, pure, d'une translucidité étonnante. Encore une demi-heure et l'eau leur arriva sous les mollets, même pas un pied de profondeur. Rien pour nager, en tout cas.

À chaque trente pas, Robert s'étendait dans l'eau pour se rafraîchir un peu, même si rafraîchir était un bien grand mot pour désigner la température de l'eau. Ses fesses frottaient sur le fond. Même pas assez profond pour flotter. Il restait là quelques instants en émettant des commentaires sur ce qu'il ressentait. Laure mettait sa tête à l'eau et sentait déjà que sa crinière serait indémêlable au retour à l'hôtel, remplie de sable, de sel, attaquée par le soleil et le vent, même s'il était léger à ce moment-ci, à cet endroit-ci.

Ils arrivèrent au pic rocheux, grand comme une petite maison, haut comme deux

petites maisons, en firent le tour, lentement, toujours les deux pieds dans l'eau et ont alors décidé de retourner à l'hôtel. Il était près de onze heures. La marée montait inexorablement, à pas de tortue, et quand ils arrivèrent à l'hôtel, ils avaient de l'eau à la hauteur des chevilles, mais la couleur de l'eau avait changé derrière eux. Ici, la marée était assez forte : de basse à un pouce ou deux à environ quatre pieds à marée haute.

Le lendemain, ils ont eu la chance de rencontrer quelqu'un qui retournait à Antsiranana et qui leur a proposé de les y ramener. Ce qui fut fait, vite fait, bien fait. Quel doux retour confortable comparé à l'aller.

Ils ont alors pris l'avion pour revenir dans la capitale. De là-haut, un spectacle à ressentir, difficile à décrire : ils revoyaient cette magnifique baie, cette fois à marée montante, avec la petite île dont ils avaient fait le tour la veille. Les couleurs reflétées dans l'eau par ce ciel bleu du matin les laissèrent vraiment pantois.

C'était vert, aigue-marine, bleu, aqua...

« C'est beau, hein, Laure? »

(1995... 2000... 2003<sup>†</sup>)

## Les eaux de Laure

Les océans et les mers seront pour toujours les eaux de prédilection de Laure. Parfait miroir et en totale harmonie avec les Poissons qu'elle est.

Avant de voir la mer pour la première fois, à dix-huit ans, elle se sera baignée dans des piscines. D'abord celle que son père a construite, ensuite celles à l'île Sainte-Hélène, entre Longueuil et Montréal. Pour la rivière, celle de la rivière du Nord et, un peu plus tard, au lac Corbeau près de Saint-Damien-de-Brandon où son oncle Marcel avait un chalet. Mais rien ne lui vaut l'océan. Rien, une fois qu'elle l'eut connu, ne l'a jamais égalé.

Les mers du nord auront sa faveur pour l'*énergiser*, l'emmener dans la contemplation et lui faire ressentir avec tant de plaisir la force de ces vents brusques, forts, *emportants*. Ce sera toujours au bord de l'océan Atlantique, ou presque, dans ces mers froides qu'elle apprécie tant, qu'elle tombera en amour avec la mer pour

ce qu'elle est. Que ce soit aux Iles-de-la-Madeleine, son endroit préféré de mer froide au Québec, dans les Maritimes, à Rimouski, ou en Gaspésie, elle aime l'air de ces endroits avec la brume, les vents, les embruns, les brises fraîches, les grandes marées, mais parfois aussi l'air chaud. À Rimouski, où les résidents appellent cette eau, le fleuve, elle n'y voit que la mer et jouit de ses grands vents au son prégnant, qui ne sont jamais trop forts. Elle ne s'en tanne pas.

De l'autre côté de l'océan, c'est à Brest et à Penmarc'h, en Bretagne, qu'elle revivra des sensations similaires. Elle aimerait ajouter qu'à Venise, à la fin-décembre, même si ce n'est qu'une lagune, elle y voyait une mer, une mer avec ses marées, ses vagues fortes qui débordaient d'ailleurs sur la place Saint-Marc et l'inondaient temporairement. Celles aussi, les mêmes, qui faisaient tanguer le bateau pour se rendre à Burano. Quant à la Sicile, à la même période ou presque, il y avait la mer Ionienne et une petite baie dont elle a pu profiter, sans se baigner, mais encore une fois, pour la contempler. Elle garde des souvenirs colorés de Stazzo et de ses barques de pêcheurs qui sortaient encore chaque matin dans des températures frôlant les vingt degrés.

Du côté Pacifique, c'est en Californie du Nord qu'elle goûtera à ces grands vents, ces vagues immenses et déferlantes sur la côte ouest qu'elle appréciera tellement qu'elle exprime le désir d'y retourner un jour.

Elle aime aussi celles du sud, pour s'y mouiller, barboter, s'y immerger, y nager, flotter, *farnienter*, se rafraîchir. Elle ne peut nommer sa préférée : elle les aime toutes, malgré leurs différences immenses. En trente ans, elle profitera d'une vingtaine d'entre elles. De Daytona en Floride avec ses vastes plages pâles à Choluteca au Honduras, séparée du Pacifique par des plages de sable noir, brûlantes en mi-journée. Un peu plus au nord-ouest, elle jouira des plages de San Cabo Lucas et d'autres du Mexique; plus au sud, de celles du Costa Rica. Elle profitera de la mer des Caraïbes et du golfe du Mexique, grâce à des plages à Ciudad del Carmen, Isla Mujeres, Cancun, et d'autres aussi à Tela au Honduras et d'autres encore, à Cuba.

De l'autre côté de l'Atlantique, ce sera l'océan du même nom qu'elle découvrira lors d'un voyage au Portugal, en été. À Porto, ville colorée, pittoresque et tellement agréable, au nord, il y a le Douro qui se jette dans l'océan avec une vue imprenable. Son cœur y avait alors raté un ou deux coups. Par ailleurs, à Albufeira, au

sud du pays, ville qu'elle n'apprécie pas particulièrement, elle trouvera la plage commerciale et laide.

Au sud de la France, elle découvrira la Méditerranée à Valras Plage à environ 250 kilomètres à l'ouest de Marseille, par un jour de grands vents. Ce sera son baptême dans cette mer. Quelques jours plus tard, elle récidivera sur une plage de Marseille, mer chaude, douce pour la peau. Sensuelle.

Bien loin de là, elle passera un mois collée aux plages de la mer de Chine méridionale à Sanya, sur la petite île de Hainan où il y a de magnifiques endroits presque désertés. Les Chinois se baignant vraiment peu et nageant encore moins. Situation cocasse : alors qu'elle revenait de quelques brasses un peu au large, une vieille dame lui demandera d'enseigner la natation à son petit-fils de dix ans.

Elle aura aussi la chance d'entrer en contact et de se baigner dans l'océan Indien, à l'île Sainte-Marie à l'est de Madagascar, à Diego Suarez au nord de l'île, deux endroits purement paradisiaques, et à Tuléar dans le canal du Mozambique, mer douce où elle n'a que trempé les pieds, les yeux fixés sur le décor quasi désertique des alentours.

Elle aimera l'eau, sous toutes ses formes et dénominations : de la bruine, à l'averse, à la neige. De la rivière au lac, du fleuve, à la mer, à l'océan. Les grandes marées d'automne lui rappelleront les moments des immensurables peines qu'elle a vécues au fil des années lors de ruptures, mais particulièrement lors de décès. Paradoxalement, les mers par gros temps lui permettront aussi de se remémorer des moments enthousiastes et joyeux de sa vie qui furent nombreux, sans parler de l'immense résilience dont la Vie l'a dotée.

Que dire des larmes, une forme d'eau produite par son cœur, émergeant de son corps et auxquelles elle consentira à se laisser aller dans l'espace-temps?

L'année 1990 l'aura éprouvée. Elle pleurera le décès de son fils de 26 ans, de son frère de 41 ans, de son beau-père. Ensuite, il y aura une longue accalmie.

Ces trois dernières années, elle aura vu partir trois de ses amis, des hommes qu'elle aimait tendrement, en plus de sa mère, d'un beau-frère, d'une sœur...

Malgré les vicissitudes de sa vie, elle aura pleuré autant de joie que de tristesse; davantage même. Plus elle prendra de l'âge, plus les larmes

joyeuses lui viendront facilement. Elle les chérira.  
Oui..., elle les chérira.

(1950-2015...)

Un grand merci à Ghislaine Beaulieu, Hélène Leroux et Martine Comtois qui ont généreusement pris le temps de lire les différentes versions de ce livre et m'ont fourni des commentaires utiles pour l'amener à l'édition.

Chère lectrice, Cher lecteur,

Merci d'avoir pris quelques heures pour lire ces bouts d'histoires de ma vie.

Si vous le désirez, vous pouvez laisser vos questions ou vos commentaires sous l'onglet Contact de mon site web. Je vous répondrai dès que possible.

[www.moniquegelineau.ca](http://www.moniquegelineau.ca)

